

## A PROPOS D'UN "DESCARTES" OUBLIE

par

David STEEL

UNIVERSITY OF LANCASTER

Dans la constellation des grands esprits auxquels Gide portait la plus profonde admiration, on n'a guère distingué jusqu'à présent la figure de René Descartes. Il aurait manqué au grand philosophe rationaliste, pourrait-on présumer, le fonds de déraison ou du moins d'imagination fortement poétisée qui caractérise l'oeuvre de Dostoïevski, de Nietzsche, de Blake ou de Browning, ces "phares" reconnus du paysage spirituel gidien. Contrairement aux apparences cependant, Descartes est présent en filigrane dans la trame de la pensée de Gide, de sa jeunesse à ses toutes dernières années. Plus même, l'estime dans laquelle Gide tenait l'oeuvre de Descartes, admiration qui demeure bien entendu subordonnée à de nombreuses autres, s'est affermie au fil des ans pour aboutir enfin à un court article consacré au philosophe, mais qui est resté, semble-t-il, à peu près inconnu.

Le 7 mai 1946, Gide, alors à Paris de retour du Liban, écrit à Dorothy Bussy: "Dois-je vous envoyer le texte d'un Descartes (3 pages dactylo) qui peut-être plairait à quelqu'une de vos jeunes revues" ( Correspondance Gide-Bussy III, dans CAG 11, p.389). Une semaine plus tard il ajoutera qu'il a vendu à France-Presse le copyright de "(s)on Descartes" tout en accordant les droits de traduction à Dorothy Bussy qui, nous l'apprenons par la suite, a été appelée à en faire une version anglaise "beaucoup rapidement qu'elle le souhaitait" (Ibid., pp.394 et 398). Or ce court texte dont on pourra prendre connaissance dans les pages qui suivent, ne semble pas, contrairement aux souhaits de son auteur, avoir été publié dans une revue anglaise, jeune ou vieille, petite ou grande, ni, au

demeurant, être parue en France. L'unique version qui nous ait été léguée semble bien être celle qui, parue sous le titre René Descartes, en allemand, dans une traduction de Werner M. Krauss, fut publiée dans les Berliner Hefte für geistiges Leben en 1947. Sans doute Wolfgang Goetz, le directeur des Berliner Hefte, qui durèrent à peine quatre ans, soucieux comme tant de ses compatriotes de faire renaître des cendres de la guerre la vie intellectuelle allemande, accueillit-il avec plaisir ce texte, si court fût-il, qui traitait de la raison triomphante et qui en outre lui octroyait la caution non seulement d'un grand écrivain français mais d'un ami de tout ce qu'il y avait eu de meilleur dans l'Allemagne d'avant-guerre(1).

Le nom de Descartes ne figure pas dans la liste pourtant longue des lectures du jeune Gide inscrite dans son Subjectif. Si écourtée qu'ait été son année de philosophie à Henri IV en 1889, il est cependant difficile de croire que les idées cartésiennes n'aient pas été alors directement ou indirectement abordées, même si elles devaient être presque entièrement éclipsées par celles de Schopenhauer, "sans doute le seul philosophe qu'il ait alors vraiment lu dans le texte" et ensuite par celles de Fichte (Delay I, p.410). Peut-être fut-ce par frottement contre l'esprit plus austèrement raisonneur de son ami Paul Valéry, pour lequel la pensée de Descartes assumera des proportions autrement importantes, que Gide se mit à se familiariser avec les écrits du philosophe. Le 25 août 1894, Valéry lui écrit: "J'ai relu le Discours de la Méthode tantôt, c'est bien le roman moderne, comme il pourrait être fait. A remarquer que la philosophie postérieure a rejeté la part autobiographique. Cependant c'est le point à reprendre et il faudra donc écrire la vie d'une théorie comme on a trop écrit celle d'une passion" (AG-PV Corr., p.213). Sans doute aussi la fréquentation de son ami et beau-frère Marcel Drouin, professeur de philosophie, l'aiguillonna-t-elle à prospecter un terrain dont il n'avait reconnu jusqu'alors que les sommets lointains. "As-tu de la veine", répond-il à son futur beau-frère au cours de l'hiver 1894-95,

"de pouvoir malaxer tous ces auteurs !! rien que ta liste et de pouvoir lire leurs noms me fait danser les lobes frontaux . Surtout Hobbes, Berkeley et Descartes m'attirent. Quelle société ! (...) non décidément je n'aurai pas de temps tant que je ne connaîtrai un peu mieux ces gens-là"(lettre citée dans Davet, Autour des N.t., p.56).

Très certainement Gide s'est empressé de satisfaire ses appétits de nourriture philosophique, mais la date précise à laquelle il s'est mis à lire Descartes dans le texte demeure incertaine, la seule indication formelle du Journal ou de la correspondance étant celle d'une relecture. En effet le 1er octobre 1934, il note: "Relu avec le plus grand profit le Discours de la Méthode", observation à laquelle il n'ajoute aucun commentaire(J., p.1221). Sa première lecture toutefois date d'avant la rédaction de L'Immoraliste, car il y fera dire à son protagoniste Michel: "Forcé de vivre en attendant, je conservais, comme Descartes, une façon provisoire d'agir", référence à la "morale par provision" que définit Descartes dans la troisième partie du Discours, encore que celle de Michel diffère grandement de celle de son prédécesseur(L'Imm., p.403). Gide a-t-il associé cette notion à celle de la "disponibilité" ? Du moins y revient-il dans Les Caves du Vatican, non pas à propos de Lafcadio, mais plus ironiquement de Julius, dont on apprendra aussi qu'il "vivait sous le régime prolongé, cette même morale à laquelle se soumettait Descartes en attendant d'avoir bien établi les règles d'après lesquelles vivre et dépenser désormais"(Les Caves., p.731). Ajoutons que, comme l'indique l'invention assez hardie de ce "dé-penser" moqueur, la morale de Julius, de même que celle de Michel - et si prolongé qu'en soit le régime - n'est identique à celle de Descartes que dans la mesure où elle est "provisoire", car sur tous les autres points, à l'exception peut-être de la religion, elles divergent.

A bien des égards, et notamment en ce qui concerne la question religieuse, comme on le verra dans le texte que nous publions, Gide est loin d'être un admirateur inconditionné de Descartes. "Il reste

extraordinaire et presque incompréhensible", écrit-il dans le Journal d'octobre 1927, "que Descartes estimât le bon sens 'la chose du monde la mieux partagée' et 'naturellement égale à tous les hommes'. Je la tiens tout au contraire pour une qualité des plus rares... ou c'est que je comprends mal Descartes"(J., p.854). Quelques semaines plus tôt on lit: "C'était le charme de ces longues journées de cheminement à travers la brousse, au Congo; je pouvais cultiver durant des heures une même et tranquille pensée, la laisser développer en moi toutes ses branches; je doute si même le poêle de Descartes eût été plus propice que le tipoye et que la marche. La culture en poêle tient toujours un peu du forçage; je ne perdais jamais le sentiment du monde extérieur"(J., p.846), remarque où Gide oublie un peu trop vite la longue expérience du monde, des hommes et de la vie militaire qu'avait engrangée Descartes bien avant de se mettre à rédiger son Discours. Parfois aussi Gide voit en Descartes le représentant et peut-être même de certaine tradition intellectuelle spécifiquement française qu'il ne peut accepter sans réserves. "Littérature française", lit-on dans le Journal du 8 avril 1930, "beaucoup plus soucieuse de connaître et de peindre l'homme en général que les hommes en particulier. Ah! si Bacon plutôt que Descartes ! Mais le cartésianisme ne s'inquiétait pas de Every man in his humour; pas grand désir d'expérience et, somme toute, insuffisante curiosité. Les sciences dites pures préférées aux sciences dites naturelles(...) Lanson, dans sa très bonne étude sur l'influence du cartésianisme p.89 cite l'étonnante déclaration de Montesquieu(...). Le cartésien n'accepte pas de pouvoir jamais être surpris. Somme toute, il n'accepte pas de se laisser instruire"(2). Quelques années plus tard, il écrira dans la même veine: : "De tous les 'grands auteurs' (je ne puis user de ce mot sans sourire) ceux qui m'ont le moins appris, sans doute, ce sont les Français. Et comment en serait-il autrement ? Je les ai dans le sang, dans la cervelle. (...) Je puis apprendre à raisonner avec Descartes; si je raisonne différemment, il me semblera

que je déraisonne. Mais certains peuples ne raisonnent pas du tout, qui pourtant vivent..."(J., p.1277,Feuillets 1937-38).

Ailleurs cependant, il mettra Bacon et Descartes à la même enseigne, pour, lui-même, les rejoindre." Je suis et reste du côté de Descartes et de Bacon", déclare-t-il, après lecture de René Guénon au sujet de l'Islam(J., II, p.254) et il citera Descartes aux côtés de Watteau comme exemple du patrimoine intellectuel de la France(Ibid., p38). Dans une lettre à Marcel Drouin du 27 juin 1901, il s'irrite contre le "stupéfiant étranglement de Descartes" par Brunetière(3). Au mois de mai 1941, reconnaissant sa difficulté à désolidariser sa pensée des événements, il regrette "la culture en poêle" critiquée naguère: "Le poêle de Descartes est éteint. On se réchauffe en faisant de l'exercice. Mauvais pour la pure pensée."(J., p.78). Dans Si le grain ne meurt..., il nomme Descartes, Spinoza, Leibniz, et Nietzsche ses "maîtres" philosophiques(Slgnm., p.519). Vers la fin de sa vie, il admet, contre son gré dirait-on, que "sans la rigueur de raisonnement de Descartes(...)rien de solide ni de durable n'aurait pu être fondé"(Asi., p.1163). La Partisan Review de juillet-août 1951 publia une déclaration en anglais dans laquelle Gide affirmait partager avec Descartes la haine de tout ce qui est faux(4).

Une pareille ambiguïté d'attitude caractérise son opinion sur le Cogito ergo sum du philosophe. Il s'étend sur ce sujet dans deux textes issus sans doute d'un même courant de pensée et d'une même époque: les années 1916-1917. Dans le premier qu'il versa sous forme de "Feuille" dans le Journal de la même date, il associe la première vérité cartésienne à sa propre conception si particulière et si problématique du Malin. "La grande méprise et qui lui permet(au diable) de se glisser incognito dans notre vie, c'est que, d'ordinaire, on ne veut reconnaître sa voix qu'au moment de la tentation même; mais il hasarde rarement une offensive avant de l'avoir préparée. Il est bien plus intelligent que nous et c'est surtout dans le raisonnement qu'il se cache; si nous étions plus humbles,c'est lui que

nous reconnâtrions dans le Cogito ergo sum. Cet ergo, c'est l'ergot di diable. Il sait qu'il est certaines âmes qu'il n'emportera pas de vive lutte et qu'il importe de persuader." Pour Gide le mal s'immisce moins dans la vie émotive ou sensorielle que dans le processus du raisonnement et surtout dans les raisons que l'on se donne. Ce sont ses propres possibilités, consciemment ou inconsciemment, de tromper ou, plus insidieusement encore de se tromper, de se donner de fausses raisons qui, pour l'homme, si vertueux qu'il puisse être, ouvrent la voie au mal. Le plus bel argument moral, le plus probe, offre prise à sa propre viciation. Toute vertu peut être en même temps vice. C'est ce que Gide résume par une reformulation frappante de la proposition cartésienne: "Cogito ergo Satanas"(5).

Il revient à la même prémisse philosophique dans le Livre Deuxième des Nouvelles Nourritures, mais en l'abordant d'un point de vue quelque peu différent. De nouveau il se trouve aux prises avec l'ergo. Le passage, assez long, vaut d'être cité en entier:

"Je pense donc je suis-

C'est à ce donc que je m'achoppe.

Je pense et Je suis; il y aurait plus de vérité dans:

Je sens, donc je suis - ou même: Je crois, donc je suis - car cela revient à dire:

Je pense que je suis.

Je crois que je suis.

Je sens que je suis.

Or de ces trois propositions, la dernière m'apparaît la plus vraie, la seule vraie; car enfin, je pense que je suis n'implique peut-être pas que je sois. Non plus le: je crois que je suis. Il y a autant de hardiesse à passer de l'un à l'autre qu'à faire du 'Je crois que Dieu est' une preuve de l'existence de Dieu. Tandis que: 'Je sens que je suis...' - Ici je suis juge et partie. Comment me tromperais-je ?

Je pense donc je suis - Je pense que je suis donc je suis. -  
Car je ne puis penser qu'à quelque chose -

Ex.: "Je pense que Dieu est ou

Je pense que les angles d'un triangle sont égaux à deux droits,  
donc je suis. - Alors c'est le Je qui est impossible à établir; ...  
donc cela est - je reste dans le neutre.

Je pense: donc je suis.

Tout aussi bien: je souffre, je respire, je sens: donc je suis.  
Car si l'on ne peut penser sans être, l'on peut bien être sans  
penser.

Mais tant que je ne fais que sentir, je suis sans penser que je  
suis. Par cet acte pensant je prends conscience de mon être; mais  
du même coup, je cesse d'être simplement: je suis pensant.

Je pense donc je suis équivaut à: je pense que je suis et ce  
donc qui semble le fléau de la balance ne pèse rien. Il n'y a dans  
chacun des deux plateaux que ce que j'y ai mis, c'est-à-dire la  
même chose.  $X = X$ . J'ai beau retourner les termes, il n'en sort  
rien, qu'au bout de quelque temps, un grand mal de tête et le  
désir d'aller me promener."(NN., p.271).

Ainsi il semble que Gide écarte l'argument de l'existence par la pensée en faveur de l'argument par la sensation ou le sentiment. L'être sentant l'emporte sur l'être pensant. Il rejette la conjonction de conséquence comme nulle et non avenue avant d'abandonner le problème en faveur de l'action et de la distraction physiques, préférence qui épouse étroitement et l'attitude et le ton qu'il adopte tant dans Les Nourritures terrestres que dans Les Nouvelles Nourritures, hymnes à la vie sensorielle et à la joie(6).

Dans une troisième déclaration pourtant faite l'année même de la publication des Nouvelles Nourritures, Gide semble restituer la valeur du Cogito. C'est à l'occasion de la fameuse séance de l'Union pour la Vérité, tenue le 23 janvier 1935, au cours de laquelle, dans une discussion sur l'URSS, le Gide socialiste d'alors crut bon

de revenir à l'image du poêle de Descartes, arguant qu'il "ne peut y avoir une philosophie soviétique(...) Le Cogito ergo sum de Descartes demeure vrai en URSS comme chez nous. Mais il y a là, non plus une pétition de principes, mais ce que j'appellerai une pétition de poêle". Ce qu'il faut d'abord à Descartes pour bien penser, c'est son poêle. Sans poêle, pas de Cogito du tout. Je veux dire par là que pour un temps, les questions matérielles doivent prendre le pas"(7).

Là où l'esprit de Gide s'accorde intimement avec celui de Descartes cependant est dans l'idée de l'éducation par le doute et la notion de la tabula rasa. En adoptant comme méthode le doute systématique Descartes explique que "pour toutes les opinions que j'avais reçues jusqu'alors en ma créance je ne pouvais mieux faire que d'entreprendre une bonne fois de les en ôter, afin d'y en remettre par après, ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes, lorsque je les aurais ajustées au niveau de la raison. Et je crus fermement que par ce moyen je réussirais à conduire ma vie beaucoup mieux que si je ne bâtissais que sur de vieux fondements, et que je ne m'appuyasse que sur les principes que je m'étais laissé persuader en ma jeunesse sans avoir jamais examiné s'ils étaient vrais"(Oeuvres, VI, pp.13-14). S'étant assuré de sa méthode, Descartes passa neuf ans à voyager, à "rouler çà et là dans le monde" et à déraciner de son esprit "toutes les erreurs qui s'y étaient pu glisser auparavant"(8).

Au tout début des Nourritures terrestres, Gide aussi proclame les vertus d'une semblable "désinstruction": "Tandis que d'autres publient ou travaillent, j'ai passé trois années de voyage à oublier au contraire tout ce que j'avais appris par la tête. Cette désinstruction fut lente et difficile; elle me fut plus utile que toutes les instructions imposées par les hommes, et vraiment le commencement d'une éducation"(Nt., p.154), déclaration à laquelle fait pendant le "Table-rase. J'ai tout balayé. C'en est fait ! " des Nouvelles Nourritures(NN., p.255).

Par-delà les deux cent soixante ans qui séparent le Discours de la Méthode des Nourritures terrestres, le parallélisme entre les deux attitudes ne laisse pas de frapper. Il se peut bien que, sur les instances de Valéry et de Drouin Gide se soit mis à lire Descartes vers 1895-1896, années de gestation des Nourritures. Malgré leurs différences évidentes - le livre de Gide, lyrique à souhait, est aux antipodes du rationalisme et n'offre guère de 'méthode' - les deux ouvrages, chacun didactique à sa manière, sont des sortes de traités autobiographiques où la leçon s'exprime à travers la vie individuelle de leurs auteurs. Malgré un certain vacillement dans son opinion sur Descartes au fil des années et avant l'hommage d'un texte tardif, c'est peut-être là ce qu'il a le plus admiré: que le raisonnement du philosophe fût une pensée austèrement vécue à partir d'un déracinement fondamental, leçon que le jeune Gide ne pouvait peut-être pas négliger.

## RENÉ DESCARTES

von

ANDRÉ GIDE

WENN ICH HEUTE DESCARTES WIEDER LESE(UND ICH TUE ES MIT höchster Befriedigung), so bewundere ich die tiefen Verbeugungen, die er ununterbrochen gegenüber der Religion macht. Es wäre deshalb auch nicht unangebracht, die zahlreichen Stellen in seinen Schriften zu sammeln, um daraus ein Buch zu machen, das im höchsten Grade erbaulich wäre und geeignet, selbst jene Katholiken zufriedenzustellen, die besonders ängstlich und um die Rechtgläubigkeit besorgt sind. Ich habe lange gedacht, dass es sich hierbei nur um eine scheinbare Unterwerfung unter die Kirche handelte, dass diese Verbeugung nur eine Verstellung zum Schutze seiner Ruhe und der freien Entwicklung seines Denkens war. Mit der Zeit kommt man aber dazu, zu glauben, dass sie aufrichtig ist, diese Verbeugung, die sich nicht nur niemals widerspricht, sondern zu

wiederholten Malen mit einer Beredsamkeit zum Ausdruck kommt, die einfach und ohne Ironie ist, mit einer Art von Überzeugung, die einen rühren muss, so dass die nachfolgenden, so bemerkenswerten, Zeilen aus dem Bericht, den Baillet uns über des Todeskampf von Descartes und über seine Beschäftigung in den letzten Tagen hinterlassen hat, uns kaum überraschen: "Jene, die ihn während der Fieberphantasien besuchten, bemerkten eine ganz eigenartige Besonderheit an einem Mann, von dem viele glaubten, dass er sein ganzes Leben nur Philosophie und Mathematik im Kopf gehabt habe, dass nämlich alle seine Träume nach Frömmigkeit strebten und nur die Grösse Gottes und den Jammer des Menschen in Betracht zogen." Und dies alles dürfte den Bann recht wenig rechtfertigen, den zahlreichen Katholiken gegen ihn aufrechterhalten und ihre geringen Anstrengungen, um ihn für sich in Anspruch zu nehmen. Immerhin dürfte Descartes trotz seiner Frömmigkeit nicht in ihre Reihen gehören. Sie haben recht, ihn nicht aufzunehmen, ja recht, in ihm einen sehr fürchtenden Feind zu sehen.

Wenn das freie Denken Descartes die Dogmen respektiert, so geschieht dies, weil es keine Berührung mit ihnen sucht, weil es von vornherein und aus eigenem Antrieb nicht in Konflikt geraten will. Spinoza beschäftigte sich mit ihnen, Descartes nicht. Er schreibt an Pater Mersenne (27. Mai 1630): "Die Punkte 4, 5, 6, 8, 9 und die letzten Ihres Briefes gehören ins Gebiet der Theologie, deshalb werde ich darüber schweigen, wenn es Ihnen recht ist." So sei es. Aber als er stirbt, hinterlässt er der Welt seine Methode, und jene, die auf ihn gefolgt sind, haben seine Zurückhaltung nicht beachtet. Würde er es beklagen, wenn er heute wieder auf die Erde zurückkäme? Ich vermag es nicht zu glauben und auch nicht, dass er sich nicht Rechenschaft gegeben hat von dem beinahe notwendigen Wege, den der Geist der Menschen nach seiner Zeit und - ich möchte sagen: in seinen Fusstapfen gehen musste.

Descartes öffnet dem Geiste eine königliche Strasse, und ich

glaube nicht, dass irgendeiner anderer französischer Autor für wichtiger angesehen werden kann als er. Man hat gesagt, dass er schlecht geschrieben habe. Wer ist dieser "man" ? Einige Künstler. Weil er das Gutschreiben verabscheute, wenn ich mir nichts besser gebautes, nichts besser Ineinandergefügtes denken kann (allerdings ohne Rücksicht auf den Wohlklang) als seine Sätze. Als er aber an Balzac (Jean Louis Guez de Balzac, geb. 1597) schreibt, da zeigt dieser "in die Dichtung Verliebte" (wie Descartes von sich selbst sagte) mit einem Male, dass auch er der subtilsten Bemühungen um den Stil fähig ist und dass sein Abscheu vor dieser Art von Auszeichnung nicht von seiner Unfähigkeit herrührt. Wo könnte man in der ganzen wunderbaren Prosa des "grossen Jahrhunderts" mehr Grazie, Eleganz und Poesie finden als in den paar Zeilen: "Ich schlafe hier zehn Stunden jede Nacht, und ohne dass irgendeine Sorge mich jemals aufweckt, und nachdem der Schlaf meinen Geist lange durch Hecken, Gärten und verzauberte Paläste geführt hat, wo ich alle Freuden empfinde, die in den Fabeln ausgemahlt werden, vermische ich unmerklich die Träume des Tages mit denen der Nacht. Und wenn ich bemerke, dass ich erwacht bin, so geschieht dies nur, damit meine Zufriedenheit noch vollkommener werde und dass meine Sinne daran teilnehmen können, denn ich bin nicht so streng, ihnen irgend etwas zu verweigern, was ein Philosoph ihnen erlauben könnte, ohne mit seinem Gewissen in Konflikt zu kommen."

Was aber viel eher zu einem Gewissenskonflikt führen könnte, wäre, bei diesen Vergnügungen zu verweilen, die ihm recht eitel erscheinen angesichts einer Aufgabe, die er sich stellt: die Erlösung der Vernunft.

René Descartes

(Traduction de l'allemand)

Lorsque je relis Descartes aujourd'hui (ce que je fais avec la plus grande satisfaction), je suis frappé par les profondes révérences qu'il fait constamment à la religion... Il ne serait ainsi pas inapproprié de

réunir les exemples qui parsèment ses écrits pour en constituer un recueil qui s'avérerait au plus haut point édifiant et propre même à contenter ces Catholiques particulièrement soucieux d'orthodoxie. Je me suis longtemps persuadé qu'il s'agissait là seulement d'une soumission superficielle à l'Eglise, que sa subordination n'était qu'un simulacre en vue de protéger son repos et le libre développement de sa pensée. Avec le temps on en vient à croire cependant que sa soumission est authentique, qui non seulement jamais ne se contredit, mais s'exprime à plusieurs reprises avec une éloquence simple et dénuée d'ironie, avec une sorte de conviction qui ne laisse pas de nous émouvoir, de sorte que les remarquables lignes qui suivent, extraites du récit que Baillet nous a laissé de l'agonie de Descartes et des préoccupations de ses derniers jours, nous surprennent à peine: "Pendant tout ce temps de transport, ceux qui l'approchaient remarquèrent une singularité assez particulière pour un homme que plusieurs croyaient n'avoir eu la tête remplie toute sa vie que de Philosophie et de Mathématiques, c'est que toutes ses rêveries ne tendaient qu'à la piété et ne regardaient que les grandeurs de Dieu et la misère de l'homme"(9). Voilà qui ne justifie guère le ban auquel le mettent de nombreux Catholiques et leurs piétres efforts pour se l'approprier. Nonobstant sa piété pourtant, on ne devrait pas considérer Descartes comme un des leurs. Ils ont eu raison de ne pas l'assimiler, oui raison de voir en lui un ennemi fort redoutable.

Si la libre pensée de Descartes respecte le dogme, c'est parce qu'elle n'en recherche pas le contact, parce que, dès le début et de sa propre initiative, elle ne vise pas à entrer en conflit avec ses préceptes. Spinoza tient compte du dogme, Descartes pas. Il écrit au Père Mersenne(27 mai 1630): "Les 4, 5, 6, 8, 9 et derniers points de votre lettre sont tous de théologie, c'est pourquoi je m'en tairai, s'il vous plaît"(10). Ainsi soit-il. A sa mort cependant, il a légué sa méthode au monde et ceux qui l'ont suivi n'ont pas pratiqué la même

réserve. Le déplorerait-il s'il revenait sur terre aujourd'hui ? Je ne puis le croire, non plus qu'il ne se fût reconnu redevable de la voie presque inévitable que l'esprit humain devait suivre après lui, et je dirais même dans sa foulée.

Descartes ouvre à l'esprit une voie royale et je ne crois pas qu'aucun autre écrivain français puisse être considéré comme plus important. On a affirmé qu'il écrivait mal. Qui est ce 'on' ? Quelques gens de lettres. Parce qu'il tenait le beau style en horreur, encore que j'estime rien de mieux construit, de mieux imbriqué (l'harmonie à part, toutefois) que ses phrases. Mais lorsqu'il écrit à Balzac (Jean Louis Guez de Balzac, né en 1597) cet "amoureux de la poésie" (comme Descartes le disait de lui-même) montre tout à coup qu'il est capable des plus subtils effets de style et que son recul devant cette sorte de distinction n'est aucunement imputable à de l'incompétence. Dans toute la merveilleuse prose du 'Grand Siècle', où pourrait-on trouver plus de grâce, d'élégance et de poésie que dans ces quelques lignes: "Je dors ici dix heures toutes les nuits, et sans que jamais aucun soin ne me réveille, après que le sommeil a longtemps promené mon esprit dans des bois, des jardins, et des palais enchantés où j'éprouve tous les plaisirs qui sont imaginés dans les Fables, je mêle insensiblement mes rêveries du jour avec celles de la nuit; et quand je m'aperçois d'être éveillé, c'est seulement afin que mon contentement soit plus parfait, et que mes sens y participent; car je ne suis pas si sévère que de leur refuser aucune chose qu'un philosophe leur puisse permettre sans offenser sa conscience"(11).

Ce qui pourrait cependant mener bien plus tôt à un conflit de conscience serait de s'attarder près de ces charmes qui lui semblent bien vains vu la tâche qu'il s'impose: le rachat de la Raison.

#### NOTES

1. Les références aux écrits de Gide et de Descartes placées entre parenthèses dans le texte se rapportent pour Gide aux trois volumes des éditions de "La Pléiade" publiés chez Gallimard, et pour Descartes aux Oeuvres de Descartes, Paris, Vrin, 1965 (éd. C. Adam

et P.Tannery).

Les Berliner Hefte für geistiges Leben parurent chaque mois de juin 1946 à décembre 1949. Le texte de Gide fut publié fans le quatrième cahier(avril) de 1947, pp.241-2.

Wolfgang Goetz(1885-1955), Berlinois depuis 1905 et figure bien connue des milieux littéraires de la capitale, était dramaturge (Neidhardt von Gneisenau, 1925; Der Ministerpräsident, 1936), nouvelliste, biographe et critique.

En 1947, Werner Krauss (1900-1976), après une carrière de professeur à Marburg, fut promu Professeur de Langues et Littératures romanes à l'Université de Leipzig, avant d'être nommé Directeur de l'Institut des langues et cultures romanes de l'Académie Allemande des Sciences à Berlin de 1961 à 1965. Auteur de nombreux ouvrages spécialisés sur la littérature française, du XVIIIème siècle entre autres, ses activités de résistant dans le groupe Schulze-Boysen au cours de la deuxième guerre mondiale lui valurent la condamnation à mort pour haute trahison, peine commuée ensuite en détention. De son temps de prison, en 1943-44, est sorti son unique roman, le très remarquable PLN. Die Passionen der Halvkonischen Seele(1946 et 1948). Werner Krauss vécut plus tard à Berlin-Est.

2. J., pp.980-1. Every Man in His Humor, pièce de Ben Jonson(1572-1637). Dans son Histoire de la litt.fr., Lanson traitera de Descartes avec Chapelain et Balzac, dans son chapitre Trois ouvriers du classicisme. Il s'agit ici de son "Influence de Descartes sur la littérature française", Revue de Métaphysique, juillet 1896.

3. Lettre à M.Drouin dans "Miscellen. Zwei unbekannte Briefe von André Gide"(mitgeteilt von Roger Kempf), Romanische Forschungen, vol.65, n° 3\_4, 1954, p.414. Gide pense-t-il aux Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française par F.Brunetière. 3ème série. Descartes, Pascal, Lesage, Marivaux... Paris, 1887, Hachette ?

4. "I believe that hatred of falshood offers us a solid foundation, a sort of rampart or platform on which we must be able to meet and come to agreement. What I am saying probably seems simple but it appears to me of great importance, as it apeared to Descartes". Lettre à Mitsuo Nakamura du 2 janvier 1951 dans "Two Declarations by André Gide"(with introd. and notes by J.O'Brien), Partisan Review, juillet-août 1951, pp.395-400.

5. J., pp. 608-9. Dans "Une Vue de Descartes"(1941), Valéry écrit que "Descartes se donne un Diable, pour les besoins de son raisonnement", Oeuvres I (édition de la Pléiade, p.829, volume où sont reproduits les écrits de Valéry sur le philosophe, y compris son très important "Descartes"(1937) et "Fragments d'un Descartes" paru primitivement dans La N.R.F., 1er mai 1925.

6.Valéry, lui, s'en prend non à l'ergo mais au sum qu'il déclare n'avoir aucun sens tout en restant d'une "très grande valeur", Oeuvres, I, p.825.

7.André Gide et notre temps, Paris, 1935, Gallimard, pp.64-5. Voir aussi Littérature Engagée, Paris, Gallimard, 1950, p.75.

8. Oeuvres, VI, p.28. Assumons que c'est avec approbation que Gide cite, dans son Journal de 1934 une autre déclaration de Descartes à ce sujet: "Pour bien philosopher, il faut se résoudre une fois dans sa vie à se défaire de toutes ses opinions, quoiqu'il y en ait parmi elles qui puissent être vraies, afin de les reprendre ensuite une à une

et de n'admettre que celles qui sont indubitables. (Descartes, Sur la 7e Objection. Abr. des Obj., §VII.)", J., pp.1218-19.

9. Adrien Baillet, La Vie de Monsieur Descartes, Hildesheim/New York, 1972, Georg Ohms (reprod. photog. de l'éd. de Paris de 1691), vol.2, p.419.

10. Oeuvres. Correspondance I. 1969, Vrin, p.153.

11. Lettre à Balzac, Amsterdam le 15 avril 1631, *ibid.*, pp.198-9. Critiqué par André Billy pour avoir utilisé "davantage que" (Billy, "André Gide et la grammaire", Le Figaro Littéraire, 13 juillet 1946, p.2), Gide se défendit (*ibid.*, 27 juillet 1946, p.1: "Sur quelques points de grammaire par André Gide") en citant l'exemple, entre autres, de Descartes. Valéry également admirait le style de Descartes: voir Oeuvres I, p.826. Gide, l'insomniaque, qui jalousait le philosophe pour son sommeil facile presque autant qu'il admirait son style, a cité cette phrase de la lettre à Balzac non moins de trois fois. D'abord dans le Journal de 1937: "Dans la correspondance de Descartes (lettre à Balzac, avril 1631): 'Je dors ici (Amsterdam) dix heures toutes les nuits et sans que jamais aucun soin me réveille...' (le reste de la longue phrase est merveilleux). Ailleurs il parle (lettre à Mersenne, 11 oct. 1638) de la 'violence du sommeil' - de son sommeil; et je l'envie", J., p.1272, ensuite dans ce texte et finalement dans Ainsi soit-il: "/// je ne lis pas sans une sorte de jalousie ces lignes de Descartes (lettre à Balzac, 15 avril 1631): 'Je dors ici dix heures toutes les nuits, et sans que jamais aucun soin ne me réveille.'" Après quoi je puis admirer tout autant le Discours de la Méthode; mais je me sens en droit de penser: parbleu!" Asi., p.1215.

---

#### NOTE DE LA REDACTION SUR LE COLLOQUE GIDE ET L'ANGLETERRE

Certain lecteur s'est, d'ailleurs à juste titre, étonné, voire indigné qu'il ait été rendu compte si cavalièrement en apparence des deux très importantes communications des Professeurs Edmund SMYTH: Gide and Hogg et Patrick POLLARD: "Antoine et Cléopâtre" (BAAG n°69, pp.84-5)

Nous nous excusons de la méprise auprès des auteurs et de nos lecteurs. En fait ces deux communications, prononcées en anglais, sont restées hors de portée du malheureux rédacteur, qui s'en est tiré comme il a pu, mais qui la prochaine fois exigera un texte écrit.

Nous espérons pouvoir publier un compte rendu exact de ces deux communications dans le prochain n° du B.A.A.G.

---